



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Nineteenth Century Collections Online (NCCO)

# POEMES

ANTIQUES ET MODERNES.



**IMPRIMERIE DE J. TASTU,**

**RUE DE VAUGIRARD, N. 36.**



# POÈMES

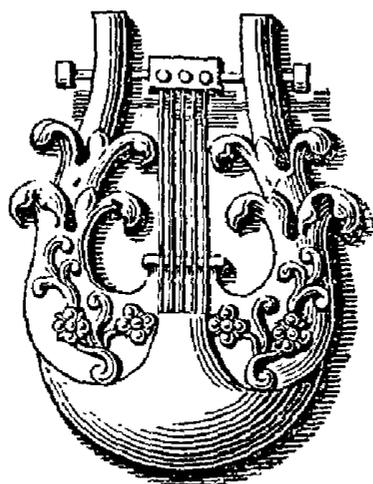
## ANTIQUES ET MODERNES

PAR LE COMTE

**ALFRED DE VIGNY.**



Le Déluge, Moïse, Dolorida, le Trapiste, la Neige,  
Le Cor.



**PARIS**

**URBAIN CANEL, ÉDITEUR,**

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.



**1826**



# LE DÉLUGE.

Mystère.

**Sera-t-il dit que vous fassiez mourir le juste avec le méchant ?**

**GENÈSE.**

---

I.

LA Terre était riante et dans sa fleur première ;  
Le jour avait encor cette même lumière  
Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs  
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.  
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,  
Et des monts réguliers l'immense architecture

S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux ,  
 Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.  
 La forêt , plus féconde , ombrageait , sous ses dômes ,  
 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes ,  
 Et des fleuves aux mers le cours était réglé  
 Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.  
 Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,  
 Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,  
 Et la perle habitait son palais de cristal :  
 Chaque trésor restait dans l'élément natal  
 Sans enfreindre jamais la céleste défense ;  
 Et la beauté du Monde attestait son enfance ;  
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant ,  
 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.



Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres  
 Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;  
 Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;  
 Le prince était sans joie ainsi que le sujet ;  
 Trente religions avaient eu leurs prophètes,  
 Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,  
 Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli ;  
 Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,  
 Chantait languissamment ses grandeurs effacées :  
 La mort régnait déjà dans les ames glacées.  
 Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs ;  
 D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.  
 Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,  
 Au sein d'une mortelle on vit le fils de l'Ange \*.

\* Les enfans de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu.

Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux.  
 Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.



Et cependant un jour au sommet solitaire  
 Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,  
 Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :  
 Tous deux nés dans les champs loin d'un peuple imposteur ;  
 Leur langage était doux, leurs mains étaient unies  
 Comme au jour fortuné des unions bénies ;  
 Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,  
 Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus ;  
 Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,  
 Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,  
 Tant les traits primitifs et leur simple beauté  
 Avaient sur leur visage empreint de majesté.



Quand du mont orageux ils touchèrent la cime ,  
La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.  
C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour :  
Les constellations pâlissaient tour à tour ;  
Et , jetant à la Terre un regard triste encore ,  
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore ,  
Comme si pour toujours elles quittaient les yeux  
Qui lisaient leur destin sur elles dans les cieux.  
Le Soleil , dévoilant sa figure agrandie ,  
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ,  
Et la Terre aussitôt , s'agitant longuement ,  
Salua son retour par un gémissement.  
Réunis sur les monts , d'immobiles nuages  
Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;

Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux  
Luisait incessamment l'éclair silencieux.

Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,  
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;  
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,  
Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres  
Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;  
Mais si l'homme y passait on ne pouvait le voir :  
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,  
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !  
Et des fleuves lointains les faibles apparences  
Ressemblaient au dessin par le vent effacé  
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix , dans le désert perdues ,  
 Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues ,  
 Osèrent un moment prononcer tour à tour  
 Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

« — Comme la Terre est belle en sa rondeur immense !  
 La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence ?  
 La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?  
 Respire un jour encor le parfum de ses fleurs  
 Que le vent matinal apporte à nos montagnes.  
 On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes  
 Élèvent leur encens, étalent leur beauté,  
 Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.

» Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes,  
 Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes

Qui devaient, sans manquer au moment attendu,  
 Annoncer l'agonie à l'univers perdu.  
 Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,  
 Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne ;  
 Viens, ô ma bien-aimée, et fermant tes beaux yeux,  
 Qu'épouvante l'aspect du désordre des cieux,  
 Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,  
 Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête ;  
 Je te dirai l'instant où le Ciel sourira,  
 Et durant le péril ma voix te parlera. »

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde,  
 Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde.  
 Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air ;  
 Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.



Le pasteur poursuit d'une voix solennelle :

« Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle !  
 Formes de l'horizon, ombrages des forêts,  
 Antres de la montagne, embaumés et secrets ;  
 Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,  
 Arbres, rochers connus, aspects de la patrie !  
 Adieu ! Tout va finir, tout doit être effacé,  
 Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,  
 Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,  
 Postérité d'Adam, que tu seras frappée,  
 Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;  
 Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.  
 Ta Terre va mourir sous des eaux éternelles,  
 Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.

Toujours succédera dans l'univers sans bruits ,  
 Au silence des jours le silence des nuits.  
 L'inutile Soleil, si le matin l'amène ,  
 N'entendra plus la voix et la parole humaine ;  
 Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui ,  
 Le stérile rayon remontera vers lui.  
 O pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles !  
 Comment ai-je connu le secret des étoiles ?  
 Science du désert , annales des pasteurs !  
 Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs  
 Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère ,  
 Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la Terre ;  
 Ma houlette savante , orgueil de nos bergers ,  
 Traçait l'ordre éternel sur les sables légers ,  
 Comparant , pour fixer l'heure où l'étoile passe ,  
 Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

» Mais un Ange a paru dans la nuit sans sommeil,  
 Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,  
 Il pleurait et disait dans sa douleur amère :  
 « Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère !  
 » J'ai failli, je l'aimais, Dieu punit cet amour,  
 » Elle fut enlevée en te laissant au jour ;  
 » Le nom d'Emmanuel que la Terre te donne,  
 » C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne ;  
 » Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,  
 » Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,  
 » Tiens toujours tes regards plus haut que sur la Terre ;  
 » La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,  
 » Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux,  
 » La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.  
 » Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine ;  
 » Qui créa sans amour fera périr sans haine ;  
 » Sois seul, si Dieu m'entend, je viens.» Il m'a quitté,  
 Avec combien de pleurs, hélas ! l'ai-je écouté !

J'ai monté sur l'Arar , mais auprès d'une femme. »

Sara lui dit : « Ton ame est semblable à mon ame ,

Car un mortel m'a dit : « Venez sur Gelboë ,

» Je me nomme Japhet et mon père est Noë.

» Devenez mon épouse et vous serez sa fille ;

» Tout va périr demain , si ce n'est ma famille. »

Et moi je l'ai quitté sans avoir répondu ,

Parce que plus long-temps tu m'aurais attendu. »

Puis tous deux embrassés , ils se dirent ensemble :

« Ah ! louons l'Éternel , il punit , mais rassemble ! »

Le tonnerre grondait ; et tous deux à genoux

S'écrièrent alors : « O Seigneur ! jugez-nous. »

II.

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,  
 Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,  
 Et du sombre horizon dépassant la hauteur,  
 Des vengeances de Dieu l'immense exécuter,  
 L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,  
 Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,  
 De la plaine inondée envahissant le fond,  
 Il se couche en vainqueur dans le désert profond,  
 Apportant avec lui comme de grands trophées  
 Les débris inconnus des villes étouffées,  
 Et là, bientôt plus calme en son accroissement,  
 Semble dans ses travaux s'arrêter un moment,

Et se plaire à mêler , à briser sur son onde  
Les membres arrachés au cadavre du Monde.



Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus  
Sur des bords étrangers tout-à-coup survenus ;  
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ,  
Les ours noyés , flottans sur les glaçons du pôle ,  
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi ,  
Et le monstre , que l'eau soulevait à demi ,  
S'étonna d'écraser dans sa lutte contre elle  
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle ;  
En vain des larges flots repoussant les premiers ,  
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;  
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides ,  
Regrettant ses roseaux et ses sables arides ,

Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,  
 Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature ;  
 La plus féroce même oubliait sa nature ;  
 Les animaux n'osaient ni ramper ni courir ;  
 Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.  
 En vain, fuyant aux cieus l'eau sur ses rocs venue ,  
 L'aigle tomba des airs , repoussé par la nue.  
 Le péril confondit tous les êtres tremblans.  
 L'homme seul se livrait à des projets sanglans.  
 Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre ,  
 Se disputaient long-temps les restes de la Terre ,  
 Mais pendant leurs combats , les flots non ralentis  
 Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.  
 Alors un ennemi plus terrible que l'onde  
 Vint achever partout la défaite du Monde ;

La faim de tous les cœurs chassa les passions :  
Les malheureux , vivans après leurs nations ,  
N'avaient qu'une pensée , effroyable torture ,  
L'approche de la mort , la mort sans sépulture .  
On vit sur un esquif , de mers en mers jeté ,  
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;  
Des femmes , à grands cris insultant la nature ,  
Y réclamaient du sort leur humaine pâture ,  
L'athée , épouvanté de voir Dieu triomphant ,  
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant ;  
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie .  
L'amour survivait seul à la bonté bannie ;  
Ceux qu'unissaient entre eux des sermens mutuels  
Et que persécutait la haine des mortels ,  
S'offraient d'eux-même à l'onde avec un front tranquille ,  
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile .



Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas ,  
 Pour sauver ses enfans l'Ange ne venait pas ;  
 En vain le cherchaient-ils , les vents et les orages  
 N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.



Cependant sous les flots montés également  
 Tout avait par degrés disparu lentement ,  
 Les cités n'étaient plus ; rien ne vivait , et l'onde  
 Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.  
 Seulement quelquefois sur l'élément profond  
 Un palais englouti montrait l'or de son front

Quelques dômes pareils à de magiques îles ,  
 Restaient pour attester la splendeur de leurs villes ;  
 Là, parurent encore un moment deux mortels ,  
 L'un la honte d'un trône et l'autre des autels :  
 L'un se tenant aux bras de sa propre statue ,  
 L'autre au temple élevé d'une idole abattue.  
 Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain  
 De l'avoir attirée avec le flot divin.  
 Plus loin et contemplant la solitude humide ,  
 Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.  
 Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé  
 Tout son peuple, ouvrier qui l'avait élevé.  
 Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes ,  
 Avait tout arraché du fond des catacombes ,  
 Les mourans et leurs Dieux, les spectres immortels ,  
 Et la race embaumée et le Sphinx des autels ,  
 Et ce roi fut jeté sur les sombres momies  
 Qui dans leurs lits flottans se heurtaient endormies.

Expirant, il gémit de voir à son côté  
 Passer ces demi-dieux sans immortalité,  
 Dérobés à la mort, mais reconquis par elle  
 Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ;  
 Il eut le temps encor de penser une fois  
 Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,  
 Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,  
 Car la postérité mourait avec leur gloire.



L'arche de Dieu passa comme un palais errant.  
 Le voyant assiégé par les flots du courant,  
 Le dernier des enfans de la famille élue  
 Lui tendit en secret sa main irrésolue,  
 Mais d'un dernier effort : « Va-t-en, lui cria-t-il,  
 De ton lâche salut je refuse l'exil ;

Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde  
 Construire tes cités sur le tombeau du monde ;  
 Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.  
 Moins coupables que ceux qui descendront de toi,  
 Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,  
 Mes géans (1) glorieux laissent les pyramides,  
 Et sur le haut des monts leurs vastes ossemens,  
 De ces rivaux du Ciel terribles monumens,  
 Trouvés dans les débris de la Terre inondée,  
 Viendront humilier ta race dégradée.  
 Il disait, s'essayant par le geste et la voix  
 A l'air impérieux des hommes qui sont rois,  
 Quand roulé sur la pierre et touché par la foudre,  
 Sur sa tombe immobile il fut réduit en poudre.

\* Or il y avait des géans sur la terre. Car depuis que les filles de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfans fameux et puissans dans le siècle.



Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas ;  
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas ,  
Et ses flots rugissant vers le mont solitaire  
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.



Enfin le fléau lent qui frappait les humains  
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ,  
Les montagnes bientôt par l'onde escaladées ,  
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.

Le volcan s'éteignit, et le feu périssant  
Voulut en vain y rendre un combat impuissant ;  
A l'élément vainqueur il céda le cratère,  
Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III.

Rien ne se voyait plus , pas même des débris ;  
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.  
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages ,  
On vit se disperser l'épaisseur des orages ;  
Et les rayons du jour dévoilant leur trésor  
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;  
La vague était paisible , et molle et cadencée ,  
En berceaux de cristal mollement balancée ;  
Les vents , sans résistance , étaient silencieux ;  
La foudre , sans échos , expirait dans les cieux ,

Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,  
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.



Tout s'était englouti sous les flots triomphans.  
Déplorable spectacle ! Excepté deux enfans,  
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,  
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.  
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,  
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;  
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,  
Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.  
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant  
Fit tomber un rayon sur son front innocent,  
Par la beauté du jour un moment abusée,  
Comme un lys abattu, secouant la rosée,

Elle entr'ouvrit les yeux et dit : « Emmanuel!

Avons-nous obtenu la clémence du ciel?

J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,

Elle porte un rameau; Dieu nous a-t-il fait grâce?

— La colombe est passée et ne vient pas à nous.

— Emmanuel! la mer a touché mes genoux.

— Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.

— Vois-tu l'eau sur nos pieds? — Vois le ciel sur nos têtes.

— Ton père ne vient pas, nous serons donc punis?

— Sans doute après la mort nous serons réunis.

— Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes!

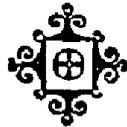
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles! »



Ce fut le dernier cri du dernier des humains.

Long-temps sur l'eau croissante élevant ses deux mains,

Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;  
Mais quand il eut perdu sa force avec la vie ,  
Par le ciel et la mer le monde fut rempli ,  
Et l'arc-en-ciel brilla , tout étant accompli.



# MOÏSE.

Poëme.

A M. VICTOR H . . .

**Le souffle de Dieu dans l'homme est une lampe dévorante.**

**PROV. SALOMON.**



**L**E soleil prolongeait sur la cime des tentes  
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,  
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,  
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.  
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.  
Du stérile Nébo gravissant la montagne,

Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,  
 Sur le vaste horizon promène un long coup-d'œil.  
 Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent,  
 Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,  
 S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé  
 Dont le pays fertile à sa droite est placé;  
 Vers le Midi Juda, grand et stérile, étale  
 Ses sables où s'endort la mer occidentale;  
 Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,  
 Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;  
 Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes  
 Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;  
 Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor  
 Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.  
 Il voit tout Chanaan et la terre promise  
 Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.  
 Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,  
 Puis, vers le haut du mont il reprend son chemin.



Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,  
 Pressés au large pied de la montagne sainte,  
 Les enfans d'Israël s'agitaient au vallon  
 Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.  
 Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,  
 Et balance sa perle au sommet des érables,  
 Prophète centenaire, environné d'honneur,  
 Moïse était parti pour trouver le Seigneur.  
 On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,  
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,  
 Lorsque son front perça le nuage de Dieu  
 Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,  
 L'encens brûla partout sur les autels de pierre,  
 Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,

A l'ombre du parfum par le soleil doré,  
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;  
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,  
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,  
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,  
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.



Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,  
Dans le nuage obscur lui parlait face-à-face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?  
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?  
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?  
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.  
 Voilà que son pied touche à la terre promise,  
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,  
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein,  
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,  
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,  
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo  
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?  
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !  
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.  
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;  
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;  
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,  
 Le mort trouve à ma voix une voix prophétique,

Je suis très-grand, mes pieds sont sur les nations,  
Ma main fait et défait les générations.

Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,  
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.

Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;  
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,  
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,  
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà.

J'impose mes deux mains sur le front des nuages  
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;  
J'engloutis les cités sous les sables mouvans ;  
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;  
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;  
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe ,

Et la voix de la mer se tait devant ma voix.  
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,  
J'élève mes regards, votre esprit me visite,  
La terre alors chancelle, et le soleil hésite ;  
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux,  
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;  
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,  
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger,  
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,  
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon ame.  
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,  
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.  
M'enveloppant alors de la colonne noire,  
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,

Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?  
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,  
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,  
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;  
Aussi, loin de m'aimer voilà qu'ils tremblent tous,  
Et quand j'ouvre les bras on tombe à mes genoux.  
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »



Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,  
Priaît sans regarder le mont du Dieu jaloux ;  
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage  
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,  
Et le feu des éclairs aveuglant les regards  
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse :  
Il fut pleuré. Marchant vers la terre promise,  
Josué s'avavançait pensif et pâlissant ,  
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.





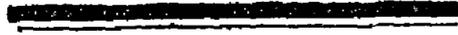
# DOLORIDA.

Poëme.

*Yo amo mas a tu amor que a tu vida.*

PROV. ESPAGNOL.

**J'aime mieux ton amour que ta vie.**



**E**st-ce la volupté qui, pour ses doux mystères,  
Furtive, a rallumé ces rayons solitaires ?  
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.  
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison  
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;  
Une aurore imprévue à minuit semble naître

Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent  
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant,  
Car sa flamme est auprès de celle de la terre  
Ce qu'est l'amour céleste à l'amour adultère.  
Comme un fleuve de lait lentement répandu,  
Inondant le tapis dans la chambre étendu,  
L'astre mystérieux présente à l'œil des pièges,  
Il éclaire en montant le velours bleu des sièges,  
La soyeuse ottomane où le livre est encor,  
La pendule mobile entre deux vases d'or,  
La madone d'argent, sous des roses cachée,  
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.



O! jamais dans Madrid, un noble cavalier  
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier ;

Jamais pour plus d'attraits , lorsque la nuit commence ,  
N'a frémi la guitare et languï la romance ;  
Jamais , dans nulle église , on ne vit plus beaux yeux  
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux ;  
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre  
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre  
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or  
Applaudissant , de loin , l'adroit Toréador.



Laissant ses cheveux noirs flotter sur son épaule ,  
Comme ce long manteau qui tombe autour du saule ,  
Dolorida n'a plus que ce voile incertain ,  
Le premier que revêt le pudique matin ,  
Et le dernier rempart que , dans sa nuit folâtre ,  
L'Amour ose enlever d'une main idolâtre.

Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,  
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui  
Depuis que sur l'émail, dans ses douze demeures  
Ils suivent le compas qui tourne avec les heures.  
Que fait-il donc celui que sa douleur attend ?  
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.  
A peine chaque jour l'épouse délaissée  
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée  
Tomber seul, sans l'amour ; son amour cependant  
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme !  
Quelqu'infidèle espoir eût égaré ton ame ;  
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant  
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,  
Foule d'un pied volage une rose immobile,  
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.



Trois heures cependant ont lentement sonné ;  
La voix du temps est triste au cœur abandonné ,  
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence ,  
Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance  
Décroissait inégale, et semblait un mourant  
Qui sur la vie encor jette un regard errant.  
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre ,  
Le crucifix penché semble agiter son ombre ;  
Un grand froid la saisit , mais les fortes douleurs  
Ignorent les sanglots , les soupirs et les pleurs :  
Elle reste immobile, et sous un air paisible ,  
Mord d'une dent jalouse une main insensible.



Que le silence est long ! Mais on entend des pas ;  
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !  
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure  
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure ;  
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,  
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.  
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse ;  
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.  
Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix :

« — Je viens te dire adieu ; je me meurs, tu le vois,  
Dolorida, je meurs ; une flamme inconnue,  
Errante, est de mon sang jusqu'au cœur parvenue.

Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci ;  
Je suis tombé trois fois en revenant ici.

Mais je voulais te voir ; mais , quand l'ardente fièvre  
Par des frissons brûlans a fait trembler ma lèvre ,  
J'ai dit : Je vais mourir ; que la fin de mes jours  
Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours.  
Alors je suis parti , ne demandant qu'une heure  
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.  
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui , tu fus offensée ;  
Mais écoute mon souffle , et sens ma main glacée ;  
Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;  
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.  
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre  
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.

Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié,  
Laisse en aller mon ame en rêvant ta pitié!  
Hélas ! avec la mort es-tu d'intelligence ?

— La mort n'est que la mort, et n'est pas la vengeance.

— O Dieux, si jeune encor ! tout son cœur endurci !

Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !

Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,

Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.

Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux

Que ton ame apaisée entende mes aveux.

Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche

Jure devant ce Christ qui domine ta couche,

Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,

Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;

Je jure que jamais mon amour égarée

N'oublia loin de toi ton image adorée ;

L'infidélité même était pleine de toi,  
 Je te voyais partout entre ma faute et moi ;  
 Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes  
 Plus touchans par mon crime et plus beaux par tes larmes.  
 Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,  
 Je fus bien criminel, mais, hélas ! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances ?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.

Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs ;  
 Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs ;  
 Car je ne sais quel mal circule dans mes veines ;  
 Mais je t'appelais seule avec des plaintes vaines,  
 J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps  
 D'appeler ton pardon sur mes derniers instans.  
 O parle, mon cœur fuit ; quitte ce dur langage,  
 Qu'un regard..... Mais quel est ce blanchâtre breuvage

Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé !



# LE TRAPISTE<sup>\*</sup>.

Poëme.

\* Ce poëme a déjà paru en 1822, au mois de juillet.

**On a proposé au roi de profiter du temps pour quitter Madrid avec une escorte sûre ; mais l'infortuné prince n'a pu se résoudre à suivre ce conseil.**

**Le bruit s'étant répandu parmi les gardes que le roi était emmené hors du palais prisonnier des cortès, l'ardeur de cette troupe fidèle ne pouvait plus se contenir. Elle résolut de pénétrer jusqu'au palais et de mettre le roi en liberté. Après une charge meurtrière, ils parvinrent sur la place du palais. Ils attendaient impatiemment des ordres ; nul ordre ne fut donné de l'intérieur ! Figurez-vous le palais du roi entouré de ses malheureux gardes, dix pièces de canon braquées contre les portes et les fenêtres, et dix mille personnes, tant miliciens que bandits, poussant des cris épouvantables..... Ils ont combattu..... Le nombre des gardes échappés (vers l'armée de la foi) est d'environ 300. ... Le roi a paru au balcon et a salué le peuple.**

**JOURNAL DES DÉBATS 15 juillet 1812.**



**S'**ÉTAIT une des nuits qui des feux de l'Espagne  
Par des froids bienfaisans consolent la campagne :  
L'ombre était transparente , et le lac argenté  
Brillait à l'horizon sous un voile enchanté ;  
Une lune immobile éclairait les vallées ,  
Où des citronniers verts serpentent les allées ;

Des milliers de soleils, sans offenser les yeux,  
 Tels qu'une poudre d'or semaient l'azur des cieux,  
 Et les monts inclinés, verdoyante ceinture  
 Qu'en cercles inégaux enchaîna la nature,  
 De leurs dômes en fleurs étalaient la beauté,  
 Revêtus d'un manteau bleuâtre et velouté.  
 Mais aucun n'égalait dans sa magnificence  
 Le Mont-Serrat paré de toute sa puissance :  
 Quand des nuages blancs sur son dos arrondi  
 Roulaient leurs flots chassés par le vent du midi,  
 Les brisant de son front, comme un nageur habile,  
 Le géant semblait fuir sous ce rideau mobile ;  
 Tantôt un piton noir, seul dans le firmament,  
 Tel qu'un fantôme énorme, arrivait lentement ;  
 Tantôt un bois riant, sur une roche agreste,  
 S'éclairait, suspendu comme une île céleste.  
 Puis enfin, des vapeurs délivrant ses contours,  
 Comme une forteresse au milieu de ses tours,

Sortait le pic immense : il semblait à ses plaines  
Des vents frais de la nuit partager les haleines ,  
Et l'orage indécis , murmurant à ses pieds ,  
Pendait encor d'en haut sur les monts effrayés.



En spectacles pompeux la nature est féconde ;  
Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le monde.  
Quelquefois tout un peuple endormi dans ses maux ,  
S'éveille , et , saisissant le glaive des hameaux ,  
Maudissant la révolte impure et tortueuse ,  
Élève tout-à-coup sa voix majestueuse :  
Il redemande à Dieu ses autels profanés ,  
Il rappelle à grands cris ses rois emprisonnés ;  
Comme un tigre , il arrache , il emporte sa chaîne ;  
Il se lève , il grandit , il s'étend comme un chêne ,

Et de ses mille bras il couvre en liberté  
Les sillons paternels du sol qui l'a porté.  
Ainsi, terre indocile, à ton Roi seul constante,  
Vendée, où la chaumière est encore une tente,  
Ainsi de ton Bocage aux détours meurtriers  
Sortirent en priant les paysans guerriers :  
Ainsi, se relevant, l'infatigable Espagne  
Fait sortir des héros du creux de la montagne.



Sur des rochers, non loin de ces antres sacrés  
Où Pélage appela les Goths désespérés,  
D'où sort toujours la gloire, et qui gardent encore,  
Hélas! les os français mêlés à ceux du More,  
Au-dessus de la nue, au-dessus des torrens,  
Viennent de s'assembler les montagnards errans.

La pourpre du réseau dont leur front s'entourne  
 Forme autour des cheveux une mâle couronne,  
 Et la corde légère, avec des nœuds puissans,  
 S'est tressée en sandale à leurs pieds bondissans.  
 Le silence est profond dans la foule attentive ;  
 Car la hache pesante, avec la flamme active,  
 D'un chêne que cent ans n'ont pas su protéger  
 Ont fait pour leur prière un autel passager.



Là, ce chef dont le nom sème au loin l'épouvante  
 Dépose devant Dieu son oraison fervente ;  
 Triomphateur sans pompe, il va d'une humble voix  
 Chanter le *Te Deum* sous le dôme des bois.  
 Est-ce un guerrier farouche ? est-ce un pieux apôtre ?  
 Sous la robe de l'un il a les traits de l'autre :

Il est prêtre, et pourtant promptement irrité ;  
 Il est soldat aussi, mais plein d'austérité ;  
 Son front est triste et pâle et son œil intrépide ;  
 Son bras frappe et bénit, son langage est rapide ;  
 Il passe dans la foule et ne s'y mêle pas ;  
 Un pain noir et grossier compose ses repas ;  
 Il parle, on obéit ; on tremble s'il commande ,  
 Et nul sur son destin ne tente une demande.  
 Le Trapiste est son nom : ce terrible inconnu ,  
 Sorti jadis du monde, au monde est revenu ;  
 Car, soulevant l'oubli dont ces couvens funèbres  
 A leurs moines muets imposent les ténèbres ,  
 Il reparut au jour, dans une main la croix ,  
 Dans l'autre secouant, au nom des anciens Rois ,  
 Ce fouet dont Jésus-Christ, de son bras pacifique ,  
 Du haut des longs degrés du Temple magnifique  
 Renversa les vendeurs qui souillaient le saint mur ,  
 Dans les débris épars de leur trafic impur.

Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire,  
 Le condamne à la gloire ou l'élève au martyre,  
 S'il vit, il reviendra, sans plainte et sans orgueil,  
 D'un bras sanglant encore achever son cercueil,  
 Et reprendre, courbé, l'agriculture austère  
 Dont il s'est trop long-temps reposé dans la guerre.  
 Tel un mort, évoqué par de magiques voix,  
 Envoyé du sépulcre, apparaît pour les Rois,  
 Marche, prédit, menace, et retourne à sa tombe,  
 Dont la pierre éternelle en gémissant retombe.



Parmi ces montagnards, ces robustes bergers,  
 Aventuriers hardis, chasseurs aux pieds légers,  
 Qui rangent, sous sa loi leur troupe volontaire,  
 Nul n'a voulu savoir ce qu'il a voulu taire.

Dieu l'inspire et l'envoie , il le dit : c'est assez ,  
 Pourvu que leurs combats leur soient toujours laissés.  
 Joyeux, ils voyaient donc, sanctifiant leur gloire ,  
 Ce prêtre offrir à Dieu leur première victoire.  
 Pour lui, couvert de l'aube et de l'étole orné,  
 Devant l'autel agreste il s'était retourné.  
 Déjà, soldat du Christ, près d'entrer dans la lice,  
 Il remplissait son cœur des baumes du calice.  
 Mais des soupirs, des bruits s'élèvent ; un grand cri  
 L'interrompt ; il s'étonne, et, lui-même attendri,  
 Voit un jeune inconnu, dont la tête est sanglante,  
 Traînant jusqu'à l'autel sa marche faible et lente,  
 Montrant un fer brisé qui soutenait sa main,  
 Qui défendit sa fuite et fraya son chemin.  
 C'est un de ces guerriers dont la constante veille  
 Fait qu'en ses palais d'or la royauté sommeille.  
 Il tombe ; mais il parle, et sa tremblante voix  
 S'efforce à ce discours entrecoupé trois fois :

« Pour qui donc cet autel au milieu des ténèbres ?  
N'y chantez pas , ou bien dites des chants funèbres.  
Quel Espagnol ne sait les hymnes du trépas ?  
Les nouveaux noms des morts ne vous manqueront pas :  
J'apporte sur vos monts de sanglantes nouvelles !  
— Quoi ! le Roi n'est-il plus ? disaient les voix fidèles.  
— Pleurez.— Il est donc mort ?— Pleurez , il est vivant ! »  
Et le jeune martyr , sur un bras se levant ,  
Tel qu'un gladiateur dont la paupière errante  
Cherche le sol qui tourne et fuit sa main mourante :  
« Nos combats sont finis , dit-il , en un seul jour ;  
Les taureaux ont quitté le cirque , et sans retour ,  
Puisque le spectateur à qui s'offrait la lutte  
N'a pas daigné lui-même applaudir à leur chute.  
Pour vous , si vous savez les secrets du devoir ,  
Partez , je vais mourir avant de les savoir.  
Mais si vous rencontrez , non loin de ces montagnes ,  
Des soldats qui vont vite à travers les campagnes ,

Qui portent sous leurs bras des glaives renversés,  
 Et passent en silence et leurs fronts abaissés,  
 Ne les engagez pas à cesser leur retraite ;  
 Ils vous refuseraient en secouant la tête :  
 Car ils ont tous besoin , mon père , ainsi que moi ,  
 De retremper leur ame aux sources de la Foi.  
 Nul ne sait s'il succombe ou fidèle ou parjure ,  
 Et si le dévoûment ne fut pas une injure .  
 Vous , habitant sacré du mont silencieux ,  
 Instruit des saintes morts que préfèrent les Cieux ,  
 Jugez-nous et parlez..... Vous savez quelle proie  
 Le peuple osa vouloir dans sa féroce joie ?  
 Vous le savez , un Roi ne porte pas des fers  
 Sans que leur bruit s'entende au bout de l'univers .  
 Nous qui pensions encore , avant l'heure où nous sommes ,  
 Qu'un serment prononcé devait lier les hommes ,  
 Partant avec le jour , qui se levait sur nous  
 Brillant , mais dont le soir n'est pas venu pour tous ,

Au palais, dont le peuple envahissait les portes,  
 En silence, à grands pas, marchaient nos trois cohortes:  
 Quand le balcon royal à nos yeux vint s'offrir,  
 Nous l'avons salué, car nous venions mourir.  
 Mais comme à notre voix il n'y paraît personne,  
 Aux cris des révoltés, à leur tocsin qui sonne,  
 A leur joie insultante, à leur nombre croissant,  
 Nous croyons le Roi mort, parce qu'il est absent;  
 Et, gémissant alors sur de fausses alarmes,  
 Accusant nos retards, nous répandions des larmes.  
 Mais un bruit les arrête, et, passé dans nos rangs,  
 Fait presque de leur mort repentir nos mourans.  
 Nous n'osons plus frapper, de peur qu'un plomb fidèle  
 N'aille blesser le Roi dans la foule rebelle.  
 Déjà, le fer levé, s'avancent ses amis,  
 Par nos bourreaux sanglans à nous tuer admis;  
 Nous recevons leurs coups long-temps avant d'y croire,  
 Et notre étonnement nous ôte la victoire:

En retirant vers vous nos rangs irrésolus ,  
Nous combattions toujours, mais nous ne pleurions plus.»



Il se tut. Il régna, de montagne en montagne ,  
Un bruit sourd qui semblait un soupir de l'Espagne.  
Le Trapiste incliné mit la main sur ses yeux.  
On ne sait s'il pleura ; car, tranquille et pieux ,  
Levant son front creusé par les rides antiques ,  
Sa voix grave apaisa les bataillons rustiques :  
Comme au vent du midi la neige au loin se fond ,  
La rumeur s'éteignit dans un calme profond.  
La lune alors plus belle écartait un nuage ,  
Et du moine héroïque éclairait le visage ;  
Troublé sur ses sommets et dans sa profondeur ,  
Le mont de tous ces bruits déployait la grandeur ;

Aux mots entrecoupés du vainqueur catholique  
 Se mêlaient d'un torrent la voix mélancolique,  
 Le froissement léger des mélèzes touffus,  
 D'un combat éloigné les coups longs et confus,  
 Et des loups affamés les hurlemens funèbres,  
 Et le cri des vautours volant dans les ténèbres :



« Frères, il faut mourir : qu'importe le moment !  
 Et si de notre mort le fatal instrument  
 Est cette main des Rois qui, jadis salulaire,  
 Touchait pour les guérir les peuples de la terre ;  
 Quand même, nous brisant sous notre propre effort,  
 L'arche que nous portons nous donnerait la mort ;  
 Quand même par nous seuls la couronne sauvée  
 Écraserait un jour ceux qui l'ont relevée ,

Seriez-vous étonnés? et vos fidèles bras  
Seraient-ils moins ardents à servir les ingrats?  
Vous seriez-vous flattés qu'on trouvât sur la terre  
La palme réservée au martyr volontaire?  
Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous :  
Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous;  
Rappelez vos liens, vos premières années,  
Et d'un juste coup-d'œil sondez nos destinées.  
Amis, frères, amans, qui vous a donc appris  
Qu'un dévouement jamais dût recevoir son prix?  
Beaucoup semaient le bien d'une main vigilante,  
Qui n'ont pu récolter qu'une moisson sanglante.  
Si la couche est trompeuse et le foyer pervers,  
Qu'avez-vous attendu des Rois de l'univers?  
O faiblesse mortelle! ô misère profonde!  
Le poids d'un grand service est trop lourd pour le monde.  
On s'immole plutôt qu'on n'est reconnaissant,  
D'un élan généreux tant l'attrait est puissant,

Et tant est fugitif le souvenir des hommes !  
 Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes ;  
 Gémissons , en secret , sur les fronts couronnés ,  
 Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.  
 Notre cause est sacrée , et dans les cœurs subsiste.  
 En vain les Rois s'en vont : la Royauté résiste ,  
 Son principe est en haut , en haut est son appui ;  
 Car tout vient du Seigneur , et tout retourne à lui.  
 Dieu seul est juste , enfans ; sans lui tout est mensonge ,  
 Sans lui le mourant dit : « La vertu n'est qu'un songe. »  
 Nous allons le prier , et pour le prince absent,  
 Et pour tous les martyrs dont coule encor le sang.  
 Je donne cette nuit à vos dernières larmes :  
 Demain nous chercherons , à la pointe des armes ,  
 Pour le Roi la couronne , et des tombeaux pour nous. »

AMEN , dit l'assemblée en tombant à genoux.





# LA NEIGE.

Bailade.



---

I.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,  
Des histoires du temps passé,  
Quand les branches d'arbres sont noires,  
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !  
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,  
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher

L'immobile corbeau sur l'arbre se balance ,  
Comme la girouette au bout du long clocher !



Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.  
Derrière les vitraux dont l'azur le protège ,  
Le Roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir ,  
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne ,  
Et porte en se ridant le fer de la couronne ;  
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours  
L'Empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage  
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.  
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,  
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?  
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?  
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour  
Surprit ne dormant pas dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,  
Doucement son baiser suit une tresse noire,  
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis  
De l'hermine entourés sont plus blancs que les plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,  
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,  
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds  
Qui dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés.

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,  
Lève un front caressant, sourit et le rassure,  
D'un baiser mutuel implore le secours,  
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,  
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;  
Éginard, échappant à ses jeunes liens,  
Descend des bras d'Emma qui tombe dans les siens.

II.

Un grand trône , ombragé des drapeaux d'Allemagne ,  
 De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.  
 Les douze pairs debout sur ses larges degrés  
 Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée ,  
 Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;  
 Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus  
 La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques ,  
 En cercle sont placés des soldats gigantesques ,

Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,  
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelans.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre,  
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,  
Les beaux enfans tremblaient en abaissant leur front,  
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.  
Bénissant en secret sa chevelure blonde,  
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard  
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,  
Et pleurante elle attend l'orage qui s'apprête ;

Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux  
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme  
Qui donnait à ses traits un ineffable charme ;  
Il appela Turpin, l'évêque du palais,  
Et d'une voix très-douce il dit : Bénissez-les.



Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,  
Des histoires du temps passé,  
Quand les branches d'arbre sont noires,  
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !





# LE COR.

*Ballade.*



---

## I.

**S'**AIME le son du Cor, le soir, au fond des bois,  
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,  
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,  
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,  
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!

Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques  
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !  
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré ,  
Cascades qui tombez des neiges entraînées ,  
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ,

Monts gélés et fleuris, trône des deux saisons ,  
Dont le front est de glace et les pieds de gazons ,  
C'est là qu'il faut s'asseoir , c'est là qu'il faut entendre  
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur , lorsque l'air est sans bruit ,  
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;

A ses chants cadencés autour de lui se mêle  
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive , au lieu de se cacher ,  
Se suspend immobile au sommet du rocher ,  
Et la cascade unit , dans une chute immense ,  
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?  
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?  
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée  
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II.

Tous les preux étaient morts ; mais aucun n'avait fui.  
Il reste seul debout, Olivier près de lui,  
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.  
— Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrens,  
Il rugit comme un tigre et dit : « Si je me rends,  
» Africain, ce sera lorsque les Pyrénées  
» Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

» — Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »

Et du plus haut des monts un grand rocher roula.

Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme

Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« — Merci, cria Roland, tu m'as fait un chemin. »

Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,

Sur le roc affermi comme un géant s'élança,

Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

### III.

Tranquilles cependant , Charlemagne et ses preux  
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.  
A l'horizon déjà , par leurs eaux signalées ,  
De Luz et d'Argèlez se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour  
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;  
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;  
Le soldat , en riant , parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.  
Assis nonchalamment sur un noir palefroi  
Qui marchait revêtu de housses violettes,  
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire , on voit dans le ciel des nuages de feu ;  
» Suspendez votre marche , il ne faut tenter Dieu.  
» Par le grand saint Denis , certes ce sont des ames  
» Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui , puis deux autres encor. »

Ici l'on entendit le son lointain du Cor.

L'Empereur étonné , se jetant en arrière ,

Suspend du destrier la marche aventurière.

- « Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
- » Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs ,
- » Répondit l'archevêque ; ou la voix étouffée
- » Du nain vert Oberon qui parle avec sa fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux

Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.

Il redoute en secret les trahisons du More.

Le Cor éclate et meurt, se tait et sonne encore.

« — Malheur ! c'est mon neveu, malheur, car si Roland

» Appelle à son secours, ce doit être en mourant.

» Arrière ! chevaliers, repassons la montagne !

» Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne. »

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;  
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds , Roncevaux  
Des feux mourans du jour à peine se colore.  
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

- « — Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?  
» — J'y vois deux chevaliers ; l'un mort, l'autre expirant.  
» Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;  
» Le plus fort, dans sa main élève un Cor d'ivoire,  
» Son ame en s'exhalant nous appela deux fois. »



Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

